

Présentation

Le Québec change. Il change pour des raisons internes – vieillissement, scolarisation étendue, croissance des villes, effets de générations, parmi bien d'autres facteurs –, mais aussi sous la poussée de facteurs externes comme la mondialisation, le libre échange ou le rééquilibrage des rapports de forces au sein de la fédération canadienne.

Les chroniques réunies dans ce livre, dans une forme légèrement remaniée, ont été publiées dans le magazine *Contact* de l'Université Laval entre 2011 et 2016. Elles jettent un éclairage sur la société québécoise, non pas sous le mode de l'opinion, mais plutôt sous le mode du commentaire s'appuyant sur des travaux de recherches sociologiques. Ce qui ne veut surtout pas dire que je prétends exclure les débats. Si je fais référence à des recherches, c'est parce que je tiens, à la suite de Norbert Elias, à distinguer l'engagement et la distanciation. Celle-ci sous-tend la démarche scientifique et apporte des savoirs fondés, soumis à examen. Ces savoirs sont par ailleurs susceptibles d'éclairer les débats de société, ce qui est l'une des raisons d'être de ces chroniques. J'ai indiqué la date de parution afin de mieux situer l'argumentation proposée, mais il m'est apparu pertinent de présenter les textes dans un ordre chronologique différent pour faire ressortir les thèmes abordés.

D'entrée de jeu, il peut être utile de préciser l'armature théorique, ou si l'on préfère la boîte à outils conceptuels, qui est la mienne en évoquant la pensée de quelques auteurs qui ont compté dans ma formation sociologique et auxquels je

suis resté attaché, trouvant dans leur œuvre des clés de lecture essentielles.

Alexis de Tocqueville (1805-1859) est redevenu un auteur incontournable, pertinent à lire pour comprendre notre époque. Mes étudiants découvrent en lui un grand sociologue qui leur parle, un penseur lu comme s'il était leur contemporain, bien que né il y a plus de deux siècles. Son style élégant séduit encore – il écrit à la façon des grands auteurs du 18^e siècle –, mais c'est surtout sa pensée qui reste d'une étonnante actualité. On lui doit des analyses encore parlantes sur la société de consommation, les inégalités, le sentiment de justice, « l'intérêt bien entendu », la démocratie, la tyrannie de la majorité, l'État-providence, l'économie. Il a écrit des pages fascinantes sur le Québec – alors appelé le Bas-Canada – qu'il a visité à l'âge de 25 ans¹.

La réception d'un auteur change avec le temps. Les traits de notre époque nous amènent à le relire différemment, à voir comment il nous parle encore, mais ces mêmes traits donnent aussi des raisons de nous désintéresser de certains auteurs. Qui relit Anatole France ou Lionel Groulx? Rien de tel pour Alexis de Tocqueville, dont la pensée et les travaux suscitent un grand intérêt. Tocqueville est un auteur inspirant au-delà de certains passages forcément datés, à condition de se référer à ses intentions, comme l'illustrent le nombre croissant d'ouvrages qui lui sont consacrés. Un grand quotidien parisien titrait il y a quelque temps : « Sartre

1. Alexis de Tocqueville, *Regards sur le Bas-Canada. Choix de textes et présentation de Claude Corbo*, Typo, 2003. Simon Langlois, « Tocqueville, un sociologue au Bas-Canada », *The Tocqueville Review/La revue Tocqueville*, volume XXVII, numéro 2, 2006, p. 552-573. Voir aussi l'ouvrage de Claude Corbo, *Tocqueville chez les perdants*, Del Busso, 2016.

s'éloigne », donnant à entendre que de larges pans de sa pensée parlaient moins aux gens de notre époque. Si Sartre s'éloigne, Tocqueville au contraire se rapproche de nous.

Tocqueville propose une sociologie originale de l'action. « L'homme n'a pas que des intérêts ; il a aussi des idées et des sentiments. » Cette phrase résume à elle seule la conception qu'il se fait de l'action humaine. Les travaux novateurs en sociologie, science politique et science économique prennent maintenant en compte, dans l'élaboration des modèles explicatifs, cette idée importante que les raisons d'agir sont multiples et diverses. L'axiome au cœur de la science économique veut que l'être humain poursuive son intérêt, mais les sociologues ajoutent que ce dernier agit aussi pour d'autres raisons qui s'étendent aux idées et aux sentiments bien dégagés par Tocqueville et, après lui, par Max Weber et Émile Durkheim.

Cet axiome de Tocqueville s'applique à l'analyse de la consommation et de la politique. Certains consommateurs regardent les prix des objets dans les dépliants publicitaires distribués chaque semaine. L'attention aux prix est l'une des stratégies de marketing privilégiées par les grandes chaînes de magasins comme Winners ou Walmart, on le sait. L'humain agit alors par intérêt au sens économique classique. Par contre, d'autres consommateurs achètent équitable, en payant plus cher le café, le chocolat ou les bananes, par conviction, par sentiment. Ou encore, certains achètent bio pour éviter de consommer des pesticides. Les idées et connaissances sur l'alimentation prédominent dans ce cas. Il en va de même en politique, où les idées, les intérêts et les sentiments se mêlent lorsque vient le moment de voter. Cette approche inspirera notre analyse du sentiment souverainiste au Québec.

Rien n'est simple en société. Tocqueville en rend bien compte en analysant finement plusieurs paradoxes. Relisons l'une de ses phrases les plus célèbres : « Quand l'inégalité est la loi commune d'une société, les plus fortes inégalités ne frappent point l'œil ; quand tout est à peu près de niveau, les moindres le blessent. C'est pour cela que le désir de l'égalité devient toujours plus insatiable à mesure que l'égalité est plus grande. » (*De la démocratie en Amérique*, tome II, chapitre XIII)

La consommation ostentatoire des super riches se donne à voir comme un spectacle, une consommation inaccessible au commun des mortels. Pensons au domaine de la famille Desmarais à Sagard, au voyage dans l'espace de Guy Laliberté ou encore aux robes des stars à la cérémonie des Oscars. Par contre, la piscine du voisin ou son voyage annuel à Cuba soulèvent l'envie et les désirs de certains bien davantage que le domaine de Sagard. Pourquoi ? Parce qu'elles paraissent accessibles, mais, pour diverses raisons, à la limite des moyens financiers nécessaires pour les satisfaire. Elles sont en fait des aspirations et non plus des rêves lointains, qui, par définition, sont hors de portée. La sociologie tocquevillienne aide à comprendre ce paradoxe de la privation relative. Il en va de même pour d'autres phénomènes sociaux comme la violence faite aux personnes ou les inégalités entre les femmes et les hommes : lorsque la situation en société s'améliore, on est davantage sensible aux problèmes qui persistent.

Tocqueville a entrevu il y a plus de 200 ans bien des traits typiques de la société de consommation. « La passion du bien-être matériel est essentiellement une passion de classe moyenne ; elle grandit et s'étend avec cette classe ; elle devient prépondérante avec elle », écrit-il. Il est l'un des premiers à avoir clairement entrevu l'appétit de consommer et la recherche du bien-être avec le support des biens et des

services marchands. La recherche du bonheur (*pursuit of happiness*) est l'un des objectifs nationaux inscrits dans la constitution américaine et l'auteur de *La Démocratie en Amérique* avait observé aux États-Unis que cette recherche passait notamment par la consommation de biens, une tendance qui allait se répandre sur la planète. Mais en bon sociologue, Tocqueville avait bien perçu l'envers de la médaille, l'effet inattendu de cette quête du bonheur matériel, tant sur le plan individuel (il doutait que cet appétit pour les biens matériels apporterait réellement le bonheur, alimentant plutôt la croissante des attentes) que sur le plan collectif (la poursuite de gains matériels individuels toujours plus étendus menaçant la cohésion sociale, dirions-nous à notre époque).

La pensée de Tocqueville est importante pour une autre raison. Mieux que tout autre, il a bien vu la montée de l'individualisme si typique de nos sociétés. Il précise : « *L'individualisme* est une expression récente qu'une idée nouvelle a fait naître. Nos pères ne connaissaient que l'égoïsme ». La sociologie contemporaine a redonné ses lettres de noblesse à l'individu, ce qui explique aussi que cette discipline lui reconnaisse un rôle actif dans les modèles explicatifs après des années d'insistance sur la pesanteur des structures et les effets de domination. Les meilleures analyses sociologiques reconnaissent un rôle actif à l'être humain. « Certes, il se meut toujours à l'intérieur d'un univers de contraintes. Mais ces contraintes ne peuvent sans abus de langage être dites déterminantes. Elles représentent des paramètres, jamais des causes efficaces de l'action humaine », avance Raymond Boudon².

2. Raymond Boudon, *Croire et savoir. Penser le politique, le moral et le religieux*, Paris, Presses universitaires de France, 2012, p. 13.

On doit à Boudon d'avoir réhabilité la place de l'individu dans l'analyse des phénomènes sociaux, dans la grande tradition de Max Weber et même d'Émile Durkheim, dont il a proposé une relecture originale de l'œuvre, à distance de la vision convenue d'un holiste déterministe. Boudon a élargi la conception de la rationalité de l'individu dans les explications des phénomènes sociaux et économiques. Critique de la rationalité instrumentale (*rational choice*), il a distingué divers types de rationalité, comme celle des valeurs, une perspective qui a ouvert des pistes nouvelles en sociologie. Pour lui, les valeurs ne sont pas arbitraires, mais plutôt fondées sur des raisons fortes de juger que certaines d'entre elles (l'égalité entre les femmes et les hommes, par exemple) sont préférables à d'autres, et il a tiré de cette idée une critique radicale du relativisme culturel contemporain.

Contrairement à une critique qui lui a été parfois adressée, l'individu défini par Boudon n'est pas un atome désincarné : les décisions individuelles et les comportements sont au contraire ancrés en société, encadrés et situés en contexte social, d'où l'idée importante que les choix ne sont pas par nature optimaux ni satisfaisants. On lui doit une grande idée, passée dans le langage courant, celle des « effets pervers » – qu'il a par la suite préféré qualifier d'effets inattendus ou de phénomènes de composition – pour décrire des résultats contraires aux intentions de chacun comme la dévalorisation des diplômes ou l'aggravation des crises économiques.

Raymond Boudon n'a pas « fait école » ni voulu se constituer en maître à penser, contrairement à d'autres grands sociologues de sa génération. Il est par contre au centre d'une famille intellectuelle qui a prolongé et poursuivi

plusieurs de ses idées et de ses intentions. Il a proposé des schémas d'intelligibilité des phénomènes sociaux comme la mobilité sociale ou les inégalités et il a construit des modèles indispensables à l'explication du changement social et à la compréhension du réel. L'acteur social théorisé par Boudon agit à une époque donnée, dans des structures données, dans un contexte donné. Dit autrement, la sociologie de Boudon permet d'expliquer « les faits anciens et généraux », pour reprendre les termes de Tocqueville, tout en étant attentif « aux faits particuliers et récents ».

* * *

La stratification sociale occupe une place centrale dans ces chroniques, car c'est sans doute sur ce plan que le Québec a le plus changé depuis un demi-siècle. Notre société a en effet connu une mutation radicale et les « porteurs d'eau » d'autrefois – auxquels avait fait allusion Jean Lesage au cours de la campagne électorale de 1960 à l'aube de la Révolution tranquille – sont un lointain souvenir. La scolarisation poussée des Québécois a changé radicalement le cours des choses en un demi-siècle, et tout particulièrement la place des femmes dans la société. L'examen de la stratification sociale et de la morphologie servira de fil rouge reliant la grande majorité des textes et leur confère une unité de ton qui, je l'espère, paraîtra évidente.

Hubert Guidon avait bien entrevu dès 1962 que la Révolution tranquille conduirait à l'émergence d'une vaste classe moyenne, comme ce fut aussi le cas ailleurs dans les

sociétés qui se sont modernisées à des rythmes différents³. Des années plus tard, ces mêmes classes moyennes vivent des heures difficiles, mais beaucoup moins qu'ailleurs, pour des raisons qui seront évoquées plus loin.

J'ai aussi exploré un domaine moins bien balisé dans la littérature sociologique, soit les représentations sociales de la stratification et les sentiments de justice sociale, plus précisément les sentiments de microjustice et de macrojustice. Cet ouvrage proposera des analyses basées sur une enquête que j'ai réalisée en reprenant certaines questions qui rendent possible une comparaison éclairante avec la France.

Le bien-être des citoyens québécois semble sous pression. Il n'est donc pas étonnant que les classes moyennes soient une cible de choix au cours des campagnes électorales chez nous mais aussi dans les sociétés développées. Cette pression et le ralentissement de la croissance ont contribué à l'émergence d'une nouvelle polarisation gauche-droite qui témoigne justement de l'importance prise par les mutations en cours au sein de la société québécoise. Cette polarisation a contribué à l'éclatement du mouvement indépendantiste et des courants nationalistes en diverses tendances.

Les modes de vie ont été profondément transformés et l'un des traits dominants des changements est sans conteste la mutation de la condition féminine au Québec. J'ai voulu la documenter sous plusieurs angles à commencer par l'étude de la place des femmes dans la structure sociale.

3. Hubert Guindon, *Tradition, modernité et aspiration nationale de la société québécoise*, textes réunis et présentés par Roberta Hamilton et John L. MacMullan, Les éditions Saint-Martin, 1990. Pour une comparaison avec d'autres sociétés, voir Simon Langlois et alii, *Convergence or Divergence? Comparing Recent Social Trends in Industrial Societies*, McGill-Queen's University Press et Campus Verlag, 1994.

La fermeture de l'église Saint-Jean-Baptiste dans un quartier populaire et historique de la ville de Québec a été l'occasion de réfléchir sur la fin des paroisses comme lieu d'intégration sociale, dont le rôle a été si important dans l'histoire. De son côté, la capitale est en mutation. Québec représente la ville typique de la classe moyenne québécoise, une capitale nouvelle qui entend faire oublier l'image stéréotypée de *vieille* capitale que l'imaginaire social lui accole encore.

Plus largement, ces chroniques considèrent la société québécoise sous deux angles qui sont au cœur de la sociologie telle que pratiquée par l'école durkheimienne, soit l'examen des mutations morphologiques et l'analyse des représentations sociales. Plusieurs changements de fond seront évoqués au fil des pages sans oublier le nouvel imaginaire social qui a pris place en parallèle à ces transformations. Mieux les cerner aidera à mettre en perspectives plusieurs enjeux contemporains auxquels fait face la société québécoise.

Québec, Décembre 2016